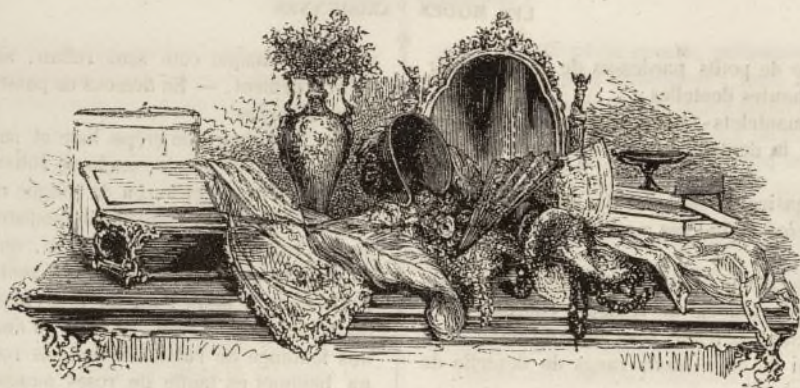




LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M^{me} Julieu boulevard des Italiens, 24. — Robes de M^{lle} Dugues, r. de Louvois 6.
 Mantelets et dentelles du magⁱⁿ des fabriques Françaises et Belges rue Vivienne au coin du boulevard.
 Corsets de M^{me} Dumoulin rue basse du rempart 44.



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIK DE V. — L'EAU DE MÉLISSE (3^e et dernière partie), par MARIE AYGARD. — LE FLANEUR (1^{re} partie), par ALPHONSE KARR — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



LES taffetas chinés sont décidément en grande faveur; le chiné est sur tout et partout : robes, rubans.

On porte cependant toujours beaucoup de robes en taffetas unis ou glacés; mais alors ces robes sont illustrées de broderies. — Comme exemples, nous citerons deux charmantes toilettes faites par madame Célestine Quillet : l'une, en taffetas vert glacé de noir, composée d'une redingote brodée devant en tablier par un large lacet et une jolie broderie de guirlande de fleurs brodée au passé : cette broderie noire; de même celle du lacet; — d'un mantelet en forme de petit châle, dont le bas était

découpé en larges dents arrondies et bordé d'une frange haute d'au moins trente-cinq centimètres, verte et noire par espaces, c'est-à-dire deux doigts noirs et la même largeur verte. Le corps du mantelet était entièrement brodé en lacet et passé noir;

— L'autre robe était en taffetas feutre glacé blanc brodée devant en lacet et passé en soie blanche. Le mantelet était garni d'une frange feutre et blanche, et le corps était brodé en lacet et broderie blanche au passé.

Il y avait aussi chez madame Quillet une très-jolie robe de taffetas bleu chiné à fleurs bleues plus foncées, dont la jupe était unie; le corsage ouvert en cœur, bordé d'un rang de volants en petit ruban chiné; deux autres petits volants allaient de chaque côté des devants se perdre dans la couture des épaules en s'évasant et formant l'éventail.

Une robe de mousseline de coton fond blanc à dessins-guirlandes bleu de ciel était à corsage décolleté carré, froncé du haut et du bas; les manches en biais, demi-larges et garnies au bas de deux volants en pareil, étaient relevées par cinq ou six larges plis plats, de manière à former de jolies manches courtes, ces plis pouvant se faire et se défaire facilement pour avoir à volonté manches courtes et manches longues. Avec cette robe décolletée, devait aller un fichu de mousseline brodée à guirlandes derrière et devant formant l'éventail : ce fichu, très-peu ouvert, avait sa première broderie du bord garnie d'une dentelle; deux autres dentelles suivaient de chaque côté les deux guirlandes et venaient se perdre dans la couture des épaules.

On porte de petits pardessus de taffetas noir garnis de hautes dentelles ;

— Des mantelets-châles garnis de très-hautes dentelles : la dentelle est et sera toujours à la mode.

Les magasins de dentelles des *Fabriques françaises et belges* (1) ont des merveilles d'élégance en ce genre.

On remarque aussi dans cette maison des petits mantelets de taffetas de couleurs claires, telles que lilas glacé de blanc, rose glacé de blanc, bleu idem garni de deux hauts rangs de dentelle de laine blanche :

— De petits pardessus noirs ou de couleurs foncées entièrement couverts d'une broderie au passé. Ces pardessus sont garnis d'une haute frange de soie, ou d'un haut rang et même de deux rangs de dentelle noire.

Quant aux mantelets des jeunes personnes, ils ont les mêmes formes avec moins de garniture. Ainsi les demoiselles ne peuvent pas porter des mantelets ou des pardessus garnis de hautes dentelles ; elles portent les uns ou les autres garnis de volants découpés ou de franges ; elles peuvent encore porter des garnitures en petite dentelle de laine.

L'usage des pardessus et des mantelets est devenu si général qu'on a l'un et l'autre presque pour chaque toilette ; du moins on a toujours un mantelet ou un pardessus noir, lequel va avec tous les costumes, sans préjudice des mantelets et pardessus de fantaisie.

On évite les couleurs voyantes, criardes les unes auprès des autres ; ce qui fait qu'on aime tel mantelet avec telle robe, tel autre avec une autre.

Il en est de même pour la chaussure. Vous voyez les femmes qui savent s'habiller commander chez Meier (2), le bon cordonnier de la Chaussée-d'Antin, des bottines ou des souliers assortis de couleur avec les étoffes des robes ; et, lorsque cela n'est pas possible, ce qui arrive souvent pour les étoffes de plusieurs nuances brochées ou chinées, on choisit alors des couleurs douces : les gris, hannelon, gros-vert, feutre.

Les chapeaux de paille d'Italie deviennent de plus en plus nombreux. Nous en avons vu chez madame Julien (3) qui étaient ornés de branches de fleurs et fruits ; le dessous de passe non doublé était seulement orné d'un petit biais de taffetas blanc, au milieu duquel était une fine paille d'Italie.

Madame Julien garnit aussi ces chapeaux d'Italie avec des fleurs des blés, mêlées d'épis verts et d'herbes vertes. Les plus élégants sont ornés de deux têtes de plumes blanches, une

posée de chaque côté sans ruban, sans aucun autre ornement. — En dessous de passe il y a des fleurs blanches.

Sur les capotes de crêpe lisse et sur les chapeaux de paille de riz, madame Julien pose des marabouts mouchetés, un de chaque côté.

Nous voyons chez cette bonne modiste beaucoup de chapeaux en paille de fantaisie, quelques-uns en couleur ; les plus distingués sont en petite paille noir et paille ; un de ces chapeaux était doublé de taffetas rose ; au bord en dedans, était une fontange de ruban de taffetas rose, dessus un bouquet en touffe de roses mousseuses ; un autre aussi en paille noire et paille était doublé de paille, le bavolet en taffetas paille couvert d'une grosse dentelle filet noir. — Dessus étaient de chaque côté des nœuds de rubans paille mêlés dans une dentelle filet noir.

Un chapeau de paille violet chiné était doublé d'une fontange de taffetas lilas ; dessus était un gros nœud à la Louis XIV en beau ruban de taffetas lilas à bord festonné.

Les costumes d'enfants sont à peu près les mêmes que ceux de l'été dernier. Les petites filles ont des pardessus en piqué blanc, brodé en passementerie blanche, quelques-uns sont festonnés au bord d'un gros feston mat. Les robes sont courtes avec pantalon tombant au-dessous du genou ; — des bottines et des bas de fantaisie.

Les chapeaux sont très-ouverts, baissant un peu du milieu de la passe, à la Marie Stuart.

A cinq ans et plus les petites filles ont des pardessus pareils aux robes ou de couleurs foncées. Les chapeaux sont de même forme évasée.

Les petits garçons de trois à quatre ans portent des tuniques avec petit pardessus en pareille étoffe ; — des souliers et des guêtres, des chapeaux ronds en paille ou de petites casquettes de paille.

De six à dix ans la veste, le pantalon, la casquette de drap à visière de cuir, des souliers et les bas de fantaisie sont toujours à la mode.

Quant aux demoiselles, leur costume est à peu de chose près celui de leur mère ; moins les plumes, les dentelles, les riches garnitures et les riches étoffes.

Dimanche et lundi dernier il y avait beaucoup de monde aux promenades des Champs-Élysées et du bois de Boulogne.

Nous y avons remarqué quelques jolies toilettes, parmi lesquelles nous citerons :

Chapeau de paille d'Italie orné d'une branche de fleurs des champs, épis verts et herbes vertes ; redingote de taffetas fond gris à fleurs de couleurs chinées, le corsage ouvert garni de petits volants de ruban chiné ; le devant de la jupe orné de six volants de ruban large de trois centimètres, trois volants de chaque côté mais non espacés du milieu. Les manches ouvertes ornées au bord de

(1) Rue Vivienne, au coin du boulevard.

(2) Rue Tronchet, 47.

(3) Boulevard des Italiens, 24.

quatre ou cinq rangs des mêmes petits volants; sous-manches de tulle bruxelles brodées à petites fleurs, les dites manches froncées sur un entre-deux en dentelle; — mantelet de taffetas blanc garni d'une frange haute de trente à trente-cinq centimètres, surmontée de trois rangs de fontange en taffetas découpé; ombrelle blanche marquise bordée de frange et doublée de florence rose.

Capote de crêpe lisse ornée d'une branche de violettes, le dessous de passe garni d'un volant de blonde tuyauté en dedans, avec fleurs de violettes de chaque côté. Redingote de taffetas violet-clair, brodé devant en lacet et soutache violette; pardessus noir, très-court, garni de deux rang de dentelle noire haute de quarante à quarante-cinq centimètres; les manches garnies au bord d'un double rang de dentelle haute de dix à douze centimètres; bottines violettes, ombrelle blanche.

Capote de crêpe lisse paille ornée de chaque côté d'un marabout paille moucheté de blanc, dessous de passe en lilas blanc et lilas. Robe de taffetas lilas, chinée de petites fleurettes de couleurs vives, la jupe ornée de trois grands volants découpés. Mantelet lilas uni, garni de deux hauts rangs de dentelle de laine blanche. Ombrelle blanche bordée de rayures brochées.

Chapeau de paille d'Italie orné de chaque côté par une touffe de coquelicots et de coques de rubans paille, autant de coques que de coquelicots; dessous de passe en petits coquelicots mêlés de ruban, le chapeau non doublé, mais liséré en dedans d'un biais de taffetas paille, au milieu duquel était une petite bande de paille d'Italie. — Redingote de taffetas broché, fond feutre à fleurs blanches, garnie devant le corsage de petits rubans en volants, la jupe unie. — Écharpe de cachemire rouge brodée en soie, broderie de l'Inde. — Ombrelle blanche, bottines feutre.

Chapeau de paille cousue, orné dessus par une demi-guirlande de fleurs en paille; bavolet de taffetas blanc presque entièrement couvert d'une frange de paille, le dessous en crêpe lisse, bouillonné avec fleurs paille et bluets. — Redingote de taffetas vert glacé de noir, brodée devant en tablier par du lacet et des fleurs en guirlandes au passé en soie noire; mantelet brodé pareil, garni au bord d'une haute frange verte et noire.

Chapeau de paille noir et paille, orné de chaque côté d'une touffe de roses mousseuses, le chapeau doublé de taffetas rose, ayant au bord, en dedans, une fontange de taffetas rose en ruban; dessous de passe en tulle, semé de petits rubans roses, le bavolet de taffetas rose couvert de dentelle filet noir. — Redingote de taffetas chiné à fleurs bleues sur fond bleu plus clair. — Pardessus noir, entièrement brodé de fleurs en guirlandes ramages au passé, bordé d'une haute frange. — Bottines henneton; ombrelle rose à bordure façonnée, chinée.

Chapeau de paille cousue, paillason doublé de crêpe lisse paille bouillonné, orné dessus par un seul gros nœud plat en ruban chiné fond paille, bavolet paille bordé d'un ruché de ruban paille chiné à fleurs. Redingote de taffetas fond feutre à fleurs cerise, ornée devant par de petits volants de rubans assortis. — Mantelet de taffetas noir très-court en forme de petit châle garni d'un haut volant de dentelle surmonté d'un autre volant de quinze à vingt centimètres de hauteur, le premier de quarante à quarante-cinq. — Bottines feutre; ombrelle rose à bordure rose plus vif.

Toutes les robes ou redingotes que nous venons de citer étaient à manches ouvertes avec sous-manches blanches en tulle ou mousseline, les unes fermées sur poignets, les autres ouvertes et bordées de garnitures de dentelle ou de mousseline festonnées et brodées.

Nous ne voulons pas terminer cet article de modes sans recommander à nos lectrices les corsets sans gousset de madame Dumoulin (1), qui sont le complément indispensable de toute toilette.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Capote de crêpe lisse ornée de bouillonnés en long, séparés chacun par une ruche de très-petit ruban, et ornée de fleurs. — Mantelet et robe de moire antique feutre. Le mantelet garni d'une haute dentelle noire surmontée d'un rang de dentelle filet feutre. La robe garnie de chaque côté en montant de trois rangs plats de dentelle filet feutre. Chapeau de paille vert et paille. — Mantelet de taffetas lilas garni de deux rangs de dentelle de laine surmontés d'une petite broderie en passementerie. Robe de taffetas chiné garnie de volants découpés.

L'EAU DE MÉLISSE.

(SUITE ET FIN.)

« Malgré le danger très-réel que je courais, je revins la nuit à Paris, et m'arrêtant dans le faubourg Saint-Denis, vis-à-vis l'hôtel même du comte, je voulus prendre quelques renseignements dans le voisinage; je m'adressai à un marchand tailleur dont la boutique faisait face à l'hôtel, le hasard m'avait bien servi. Cet homme m'apprit d'abord ma propre aventure: j'avais tué deux personnes; il ajouta que le comte, quelques heures auparavant, avait fait venir un prêtre et avait épousé une très-belle femme dont il paraissait extrêmement amoureux. La chose était d'autant plus sûre, que dans l'embarras du moment on avait pris des témoins où on avait pu; et que ce tailleur avait été un de ces témoins improvisés.

(1) Rue Basse-du-Rempart, 44.

« — Et vous avez pu voir, lui dis-je, quelle violence on a faite à cette jeune personne ?

— Au contraire, me répondit-il, je n'ai jamais vu de fille si aise de se marier et si heureuse de devenir comtesse.

J'ouvris les yeux alors, mais la nouvelle douloureuse que j'apprenais, au lieu de faire évanouir mon amour, augmenta ma rage contre le comte ; il venait de partir avec la perfide Rose pour le Portugal, sans doute pour se mettre à couvert de mes violences, et je résolus de l'y poursuivre. Il me fallait deux ou trois mille pistoles, et tout mon bien consistait dans une maison, que dans ma position je ne pouvais pas vendre, parce que M. de Miranda, avant de quitter Paris, avait laissé un de ses gens chargé de me poursuivre en justice.

Je me cachai donc durant quelques jours, ne sachant à quel parti me résoudre ni à quel ami m'adresser, lorsque je trouvai dans une des poches de ma veste la recette de l'eau merveilleuse du médecin Dupuis, que sa perfide fille m'avait donnée, croyant ainsi me payer des services que je lui avais rendus, et peut-être aussi de l'amour que j'avais pour elle. On faisait mon procès à Paris, j'allais être condamné à perdre ignominieusement la vie ; j'eus l'idée de faire servir le don de la parjure à me venger de son époux. Je fabriquaï plusieurs flacons de cette eau, et je me mis à la vendre.

— A la vendre ! s'écria Prévost au comble de l'étonnement, vous appelez vendre votre élixir la manière dont....

— Mettez-vous à ma place, je ne puis exercer aucune profession, aucune industrie, je suis condamné à mort, et il me faut trois mille pistoles... J'en ai déjà deux mille cinq cents.

— Et quand les trois mille pistoles seront dans votre bourse, que comptez-vous faire ?

— Je partirai pour le Portugal, je rejoindrai le comte de Miranda, et j'espère être plus heureux dans cette seconde rencontre que je ne l'ai été dans la première.

Prévost cacha sa tête dans ses mains et il se mit à réfléchir à cette destinée singulière d'un homme jeune et honnête, que son amour pour une femme intéressée et sans cœur avait précipité dans le crime et pouvait d'un instant à l'autre conduire à une mort ignominieuse : un homme qui volait sur le grand chemin dans le seul but de commettre un assassinat ou du moins un meurtre ! Prévost roulait dans sa tête ses raisonnements les plus persuasifs, ses phrases les plus éloquentes, pour persuader à Gabriel Landry de renoncer à une passion sans espoir, à une vengeance indigne d'un homme honnête, et à se réconcilier avec Dieu et avec la justice, il cherchait en lui-même les moyens de faire casser le jugement qui pesait sur l'infortuné, et quand il crut avoir trouvé le tour le plus heureux à donner à ses paroles, il leva la tête...

Gabriel Landry n'était plus à ses côtés ; il avait devant lui un cavalier de la maréchaussée, l'un des gardes de la forêt de Chantilly dont il était connu :

« Comment, monsieur l'abbé, lui dit le cavalier, vous connaissez le Renard ?

— Le Renard ! reprit Prévost, qui, entièrement préoccupé par les malheurs de Gabriel Landry, avait oublié que depuis plus d'une heure il était dans la compagnie d'un voleur ; le Renard ! M. Landry, le jeune homme le plus malheureux, le plus indignement trompé...

— Lui ! dit le cavalier, un jeune homme indignement trompé ! C'est le plus hardi brigand du pays, depuis un mois nous sommes trente à ses trousses sans pouvoir en venir à bout... Vous êtes volé, monsieur l'abbé.

— Je vous assure que non, » répondit Prévost qui montra sa bourse ainsi que sa montre au cavalier, mais qui, fidèle à sa parole, se garda bien de dire à quel prix il avait conservé l'une et l'autre.

Il reprit enfin le chemin de sa maison, et le lendemain il se trouva exactement à l'Étoile-des-Piqueurs avec 400 pistoles dans sa poche, qu'il voulait remettre à M. Gabriel Landry, avocat au Châtelet, dit le Renard. M. Landry ne se trouva pas au rendez-vous.

« Ce pauvre jeune homme, pensa Prévost, est traqué par la maréchaussée ; il n'est pas étonnant qu'il ne soit pas exact. Je reviendrai demain. »

Ce qui attirait surtout Prévost, ce n'était pas tant le désir de tenir sa parole, et de livrer ses cent pistoles, comme le besoin de revoir Landry et de lui prêcher l'oubli des injures, tout en lui facilitant les moyens de recommencer une vie meilleure. Prévost n'aurait pas été fâché non plus d'essayer la vertu de l'eau merveilleuse. Sa santé se dérangeait, il avait des vertiges, des maux de tête, et peut-être ne négligea-t-il de recourir à la saignée que dans l'espérance de recourir au spécifique de Landry. Un jour, enfin, l'amant malheureux de mademoiselle Rose se montra à l'Étoile-des-Piqueurs ; Prévost n'y était pas, et le jeune homme, pour en avoir des nouvelles, s'adressa à une espèce de garde-chasse qu'il rencontra sur son chemin.

« M. l'abbé Prévost ! lui dit celui-ci, il vient de tomber mourant au pied de cet arbre... Mais soyez tranquille, ajouta-t-il en voyant l'effet que cette nouvelle produisait sur Landry, nous l'avons porté, quelques camarades et moi, à deux pas d'ici, chez M. le curé de Saint-Firmin, et auprès de M. le curé il y a un médecin. »

Landry prit sa course vers Saint-Firmin, petit village éloigné de l'Étoile-des-Piqueurs de quelques centaines de pas. Il arriva au moment où le malheureux Prévost faisait entendre un dernier cri, le cri d'un homme expirant sous le fer d'un mélicastre ignare. Il y avait, en effet, un mé-

decin chez le curé de Saint-Firmin, qui, par un zèle mal entendu ou par une raison que les biographes n'ont pas connue, imagina de faire l'autopsie de Prévost; il enfonça le scalpel dans la poitrine de l'abbé, qui poussa un cri... Ce fut le dernier!

Prévost n'était qu'évanoui, et il expira ainsi par un accident plus singulier et plus imprévu que tous ceux qu'on rencontre dans ses romans. On trouva dans sa bourse les cent pistoles qu'il destinait à Landry.

La maréchaussée chercha en vain à s'emparer du *Renard*, elle ne put jamais y parvenir. Quelques années après la mort de Prévost, dans un des couvents de Paris on débitait une eau admirable pour la guérison d'une infinité de maladies, et souveraine surtout pour prévenir et guérir l'apoplexie. La composition de cette eau était due à un frère de ce couvent nommé frère Gabriel. Tout porte à croire que Landry avait donné à son histoire le dénouement que lui-même avait indiqué à Prévost. On appelait cette eau Eau de Mélisse.

L'Eau de Mélisse a fait ses miracles, comme les sachets du sieur Arnou, comme tous les électuaires, les élixirs, les cordiaux, les vulnéraires qu'inventent les hommes pour prolonger leur existence; mais sans vouloir médire de l'Eau de Mélisse, nous croyons que, dans un cas d'apoplexie, elle ne vaut pas une saignée à la jugulaire.

MARIE AYCARD.

LE FLANEUR.

Dans un vaste atelier sont deux jeunes gens : l'un est devant un chevalet et profite des dernières lueurs du jour; l'autre, étendu sur un divan rouge, fume nonchalamment une longue pipe, et retourne dans ses mains une lettre non encore décachetée. Tous deux portent des cheveux longs et des moustaches. Demain peut-être ils auront la tête et le menton rasés; après-demain ils laisseront repousser la mouche sous la lèvre inférieure.

« Je ne sais pourquoi, dit le fumeur, j'hésite à envelopper cette lettre dans le sort auquel je condamne les autres depuis deux mois. J'ai quelque regret de la brûler sans la lire, d'autant que c'est l'écriture de mon père. Je devine à peu près le contenu des deux missives qu'il m'a adressées précédemment. La première contenait nécessairement des reproches et des menaces, la seconde, probablement, des reproches et des conseils. Il n'est pas impossible que je trouve dans celle-ci un bon sur la poste.

» Parbleu! ajouta-t-il, après avoir parcouru les premières lignes, je ne m'étais pas trompé : mon

correspondant est chargé de me remettre cent francs.

— Cent francs! s'écria l'autre en posant sa brosse.

— Cent francs, répondit le fumeur.

— Allons, les pères valent mieux que leur réputation; pour moi, je n'aurai mon pain quotidien que lorsque je pourrai dire :

Notre père qui êtes aux cieux.

— En attendant, il me fait une recommandation très-importante. Mon oncle de l'Arsenal est malade; il me presse de l'aller voir, c'est un oncle à héritage, et je n'y suis allé qu'une seule fois depuis trois ans.

— Tu as tort.

— Il n'est pas difficile d'être sage pour les autres. Je tâcherai d'y aller demain. Mais je ne sais pas trop le chemin.

— Je te ferai une carte.

— Voilà qui est bien.

Le lendemain arrive.

« Je ne partirai pas sans déjeuner.

— Je ne te le conseille pas.

— Qui ira chercher le déjeuner?

— Pas moi, je suis en pantoufles.

— Ni moi, je ne veux pas salir mes bottes avant de me mettre en route. Eugène, tu n'es guère complaisant.

— Et toi, tu n'es guère juste; c'est moi qui ai fait hier toutes les corvées. Aujourd'hui, c'est à ton tour.

— Écoute, prenons les fleurets; le premier touché ira chercher le déjeuner.

On prend les fleurets, on tire; Arthur est touché. Il est convenu que c'est lui qui ira chercher le déjeuner; mais puisqu'on a tant fait que de décrocher les fleurets, les masques et les gants, on ne s'arrêtera pas à une première botte. On tire pendant une heure. On s'arrête essoufflé, exténué.

« Il faut faire chauffer de l'eau pour ma barbe.

— Oui, et tu as laissé éteindre le feu.

— Il sera bientôt rallumé. Mais nous n'avons pas d'eau.

— Comment! la fontaine est déjà vide?

— Oui, j'ai oublié de refermer le robinet hier au soir.

— La cuisine doit être inondée?

— La chose n'est que trop vraie. Je suis bien heureux de m'en être aperçu avant de descendre.

On déjeune, on met de l'eau au feu.

Pendant qu'elle chauffe, Eugène s'est remis à son tableau, Arthur a pris sa pipe et s'est étendu sur le divan :

« Regarde, Eugène, combien j'ai perdu de temps aujourd'hui : je devrais déjà être loin. C'est décidément une mauvaise chose que la flânerie. On ne saurait croire combien la mienne m'a déjà fait de tort. Un philosophe a eu bien raison de

dire : « Faites ce que vous voudriez avoir fait plutôt que ce que vous voudriez faire. »

— Cela est d'autant plus juste à ton égard, dit Eugène en prenant une pipe et en s'asseyant près de son camarade, que ce que tu voudrais faire surtout, ce serait ne rien faire.

— Il est vrai que je méprise cette inquiétude qui fait que certaines gens agissent pour agir; faites quelque chose qui vaille mieux que le repos, ou tenez-vous coi.

— En ce moment, il vaudrait mieux t'habiller que de te tenir coi.

— Mon eau n'est pas chaude. »

Les deux amis lâchèrent quelques bouffées de tabac, puis Arthur reprit :

« Ce n'est pas que je veuille défendre la flânerie, car l'exorde de mon discours était, s'il t'en souvient, tout à fait contre elle.

— Je n'en dirai pas non plus de mal, car : la paresse est un don qui vient des immortels. »

Les deux amis avaient dans la tête une certaine quantité de citations qu'ils arrangeaient en manière d'aphorismes, selon le besoin qu'ils en pouvaient avoir.

« Mais, ajouta-t-il, il faut, pour que la flânerie soit douce, qu'elle soit aussi sans crainte et sans remords, sans peur et sans reproche; il faut avoir conquis le droit de s'y livrer corps et âme; car ce n'est pas la flânerie véritable, la flânerie pure et entière que celle à laquelle s'abandonne le corps tandis que l'esprit le gourmande.

Il se leva et commença sa toilette. Pour une visite aussi peu fréquente et aussi importante que celle qu'il avait à faire, il crut devoir laisser de côté la cravate noire qu'il n'avait pas quittée depuis plusieurs années. Il en pla donc une blanche, et la mit toute disposée sur le dos d'un fauteuil. Mais lorsqu'il se fut lavé les mains, il les essuya tranquillement après sa cravate, ne songeant pas que ce morceau de linge blanc pût être autre chose qu'une serviette. Quand il s'en aperçut, il était trop tard, la cravate était entièrement fripée et salie. Il en fallut chercher une autre; il s'assit pour la plier sur ses genoux. Mais il était si bien sur le divan! Il reprit sa pipe et se mit à fumer. Sa tête reposait mollement sur les coussins... état d'inertie et d'épuisement qui laisse voltiger autour de la tête des pensées légères, bizarres, que le moindre souffle dissipe ou métamorphose comme les nuées de fumée; et lâche la bride à l'imagination qui vagabonde, laisse là le corps engourdi sans force pour la suivre ni pour la retenir; tel que l'oiseau qui, échappé de sa cage, voltige à l'entour, et semble narguer l'oiseleur stupéfait de sa fuite.

État délicieux où le moi disparaît, où l'on assiste à sa propre vie, à ses sensations, à ses jours, à ses douleurs comme à un spectacle, avec cette douce paresse d'un spectateur bien assis; où on

ne peut creuser une pensée triste sans que, malgré vos efforts pour la retenir, elle vous échappe comme l'eau entre les doigts, et se transforme en une figure bouffonne qui, dansant dans la fumée du tabac, vous rit au nez, et vous force à rire.

Cependant Arthur part. Sur l'escalier un homme l'arrête :

« M. Arthur est-il chez lui ? »

— Non, il est mort. »

L'homme redescend devant lui tout étourdi.

« Allons, je suis bien heureux que ce gaillard-là ne me connaisse pas. » Il se met en route le long des boulevards. Il y a bien des choses à voir sur les boulevards au mois de mars.

ALPHONSE KARR.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

Jusqu'à présent on ne connaissait que le chameau à une bosse, c'est-à-dire le dromadaire, et le chameau à deux bosses, c'est-à-dire le véritable chameau.

On vient de découvrir une troisième espèce : le méari ou chameau de course.

Et non-seulement il est inventé, mais encore il a été remis entre les mains de M. Letellier, envoyé extraordinaire du Muséum de Paris dans la colonie africaine.

S'il faut en croire les journaux algériens, le méari est un animal d'une beauté merveilleuse (nous nous figurons difficilement toutefois un beau dromadaire), et de plus il joint d'une vélocité sans rivale.

Un méari, toujours d'après les mêmes journaux, qui ne font que reproduire, du reste, les contes fort véridiques des Arabes, un méari, dis-je, ne fait pas moins de deux cents lieues dans une journée de douze heures, et il peut vivre un mois sans boire ni manger.

Ainsi nous allons avoir des courses de chameaux, et le méari va détruire à tout jamais la réputation et les galopades de ces longues et maigres bêtes efflanquées que, deux ou trois fois par an, la population parisienne va voir courir dans le Champ-de-Mars, avec complication de boue s'il pleut, ou de nuages de poussière s'il fait sec.

Quant à nous, nous ne manquerons point assurément d'assister à la première course du méari; nous voulons à tout prix voir faire deux cents lieues en un jour au dromadaire africain, quand bien même nous devrions rester vingt-quatre heures sur nos jambes à contempler l'intéressant animal jouer des siennes si vaillamment.

Ce qui nous inquiète, c'est de savoir à quelles habiles mains sera confiée la bride du méari, et quel illustre groom obtiendra l'honneur d'enfourcher sa bosse.

Cet honneur ne peut revenir qu'à un professeur du Muséum et de la ménagerie; à moins d'injustice flagrante, c'est son droit.

Toutes les belles Parisiennes voudront voir, nous le tenons pour certain, l'illustre professeur dans ses fonctions équestres, avec une veste puce, une casquette aile de hanneton, et une culotte ventre de biche, comme il appartient à tout coureur fashionable.

Quel malheur qu'on n'envoie en France qu'un méari; s'il eût été accompagné d'une méarie, sa race aurait pu se perpétuer à Paris. Les chevaux eussent disparu de la surface de l'Europe, comme les rats noirs et les surmulots, et le dromadaire de course eût remplacé l'intrépide cheval.

On aurait pu prendre alors les cabriolets et les fiacres à l'heure, et parcourir toutes les rues de Paris avec une vitesse qui eût surpassé la force de la vapeur elle-même. Deux cents lieues en une journée de douze heures, cela fait, sauf erreur et omission, bien près de dix-sept lieues à l'heure ! Réellement, avec de tels avantages, on ne pourrait plus aller à pied.

Il faut espérer que ces belles choses ne tarderont point à se réaliser, que le méari recevra une compagne, et que nos enfants jouiront du bonheur de faire dix-sept lieues à l'heure à l'aide d'un chameau attelé à un cab.

Et nous pourrions sans crainte dire alors que tout est pour le mieux dans le meilleur des Paris possibles.

* Si j'en crois les journaux musicaux, Paris va prochainement posséder une merveille, hâtons-nous d'ajouter qu'il ne s'agit ni d'un géant ni d'un nain.

Nous avons déjà bien assez du prince Colibri, tambour-major du café Mulhouse. — Faut du géant, mais pas trop n'en faut.

D'ailleurs, puisque je vous ai dit que ce sont des journaux musicaux qui nous annoncent ce phénomène, c'est vous révéler implicitement qu'il s'agit d'une merveille en mi-bémol.

Il nous arrive de Madrid une prima donna d'une force extraordinaire, — ce qu'il y a de plus extraordinaire encore dans cette chanteuse, c'est qu'elle est négresse, tout ce qu'il y a de plus négresse, et dans le monde musical on était convenu depuis longtemps qu'une noire ne pouvait valoir une blanche. C'était là un axiome mis en avant par tous les professeurs qui se sont succédé au Conservatoire et ailleurs.

Eh bien, il paraît que cette noire vaut deux blanches, quatre blanches, vingt blanches.

Ce n'est pas une prima donna, c'est un rossignol, mieux que cela ! c'est une Albani !

Du moins à ce que prétendent les journaux, et des journaux musicaux ne sauraient être accusés légèrement de se livrer à des canards.

Les papiers publics n'entrent pas encore dans des détails bien grands sur la qualité de la voix de cette fameuse chanteuse, tout nous permet de présumer pourtant qu'elle ne possède pas une voix blanche.

Du reste, je vous apprendrai qu'elle fait des roulades merveilleuses, et cela doit vous suffire pour l'instant.

Vous me demandez pourquoi cette chanteuse, puisqu'elle est négresse, arrive de Madrid ? vous aimeriez mieux qu'elle vint de Tombouctou, — moi aussi, mais qu'y faire ?

Si la prima donna en question vient à réussir, il est probable que nous aurons immédiatement une foule de contrefaçons en fait d'artistes de la Mozambique.

Tous les théâtres annonceront les débuts de chanteurs ou de tragiques noirs plus ou moins bon teint.

Je connais un vieux nègre, présentement modèle d'atelier, qui ne manquera pas de se mettre à apprendre le récit de Thérémène, emploi des confidents, — probablement il abordera même les Agamemnon !

Dans les entr'actes, il dansera au besoin la bamboula. — Cela fera peut-être plus de recette que la tragédie elle-même.

On n'a pas encore eu l'agrément de voir au Théâtre-Français Agamemnon danser la bamboula.

* M. X... brille dans les régions de la haute finance, où il a eu le rare mérite de devenir millionnaire.

Combien de gens à sa place s'estimeraient heureux ! Eh bien ! faut-il le dire ?... M. X... est le plus infortuné des hommes.

Que lui manque-t-il ?

Rien ! absolument rien ! Au contraire, M. X... a quelque chose de trop : M. X... a trop de... ventre...

Il est vrai de dire que le ventre de M. X... est quelque chose de phénoménal.

Pour se guérir de son infirmité, M. X... a été à toutes

les eaux possibles : il a fait le tour du bois de Boulogne tous les matins pendant trois mois ; il a fumé des pipes monstres.

Rien n'a pu le faire maigrir : la pipe lui donnait soif, et la promenade appétit ; si bien qu'il regagnait au déjeuner tout ce que ces remèdes lui avaient fait perdre.

Or, son médecin lui déclara un beau jour qu'il ne lui restait plus qu'un moyen de maigrir, et que c'était tout simplement de ne plus ni boire ni manger.

Le plus drôle de l'affaire, c'est que ce bon M. X... prit au sérieux la plaisanterie, et demeura quinze jours sans manger.

Quinze jours ! On s'imagine l'ébahissement de ses domestiques qui le voyaient, malgré cela, engraisser et s'arrondir plus que jamais.

La chose commençait à faire beaucoup de bruit, et menaçait de passer des antichambres dans les salons, lorsqu'un jour, ou plutôt une nuit, le valet de chambre, passant dans la salle à manger, aperçut une sorte de fantôme blanc occupé à dévaster le buffet.

Le valet de chambre allait crier au voleur, croyant avoir enfin découvert l'auteur des larcins qui commençaient à se remarquer dans l'office depuis quelques jours, lorsqu'il reconnut son maître.

Le pauvre M. X... était tout simplement somnambule.

Le lendemain, M. X... eut une indigestion, et le docteur ne put s'empêcher de trouver le fait miraculeux de la part d'un homme qui n'avait rien pris depuis quinze jours.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

AMBIGU-COMIQUE. — *Les Chevaliers du Lansquenet*, drame en cinq actes et dix tableaux, de MM. Granger et Montépén. — Il y a deux ou trois ans, si nous avons bonne mémoire, M. de Foudras a publié un roman d'un haut intérêt dramatique. C'est de ce roman que MM. Granger et Montépén ont tiré leur drame, avec la permission, peut-être même avec le concours de l'auteur.

Il serait bien long de vous raconter l'action qui se déroule à travers tant d'actes et encore plus de tableaux. Quant aux personnages, vous les devinez : des piliers de brelans, étrangers décorés de tous les ordres et barons apocryphes, — des lorettes devenues grandes dames du calendrier, — un jeune orphelin, pauvre pigeon de qui les chevaliers du lansquenet se disputent les plumes, — un honnête homme jouant le rôle de providence et opposant sa vertu au crime qui lui jette des incidents dans les jambes, — une séduction galante luttant contre un amour pur, etc., tels sont les éléments prévus de ce drame, peinture fidèle, bien qu'un peu forcée, d'horribles mœurs que le procureur de la République est appelé à corriger bien plus efficacement que le théâtre.

Cette pièce a deux très-bons tableaux : l'orchestre du Vaudeville et le salon de Véry. Il y a quelques longueurs dans certains autres ; mais si l'administration intelligente de l'Ambigu suit dans les suppressions les indications fournies hier par le public, le succès sera complet, et, à cette partie de lansquenet, le caissier pourra faire hardiment banco.

La pièce est jouée avec ensemble. MM. Varner, Arnault et mademoiselle Lucie s'y sont surtout fait remarquer. M. Gaston mériterait la même mention si son débit saccadé ne faisait tort à la verve et à l'intelligence dramatique qu'on ne saurait lui contester.



Explication du dernier Rébus.

L'exercice, E la, temps père anse conserve la bonne sans thé.
(L'exercice et la tempérance conservent la bonne santé.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrèger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 1 fr. 50.

Au Sablier-Deuil, 2, boulevard Montmartre. Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, baréges.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.